

Association

Animation

Diffusion

Échanges

L'Adéenne

La lettre de l'association A. D. É.

Numéro 47 – Mai 2017

LES EXQUIS MOTS

Mai 2017 - Numéro spécial - Nouvelles primées

Madame, Monsieur,

Ce numéro spécial est consacré à la publication des nouvelles primées (quatre dans la catégorie Adultes) à l'occasion du concours organisé par notre association dans le cadre du festival des Exquis Mots.

Ci-dessous quelques extraits du discours prononcé par la présidente du jury, **Madame Anne Lasserre-Vergne**, auteur prolifique en particulier sur Les Pyrénées, lors de la remise des prix le dimanche 30 avril 2017 dans la salle des Fêtes de notre commune d'Adé :

« Présider un jury est toujours passionnant. Mais quand il s'agit de présider le jury d'un concours de nouvelles, cela devient exaltant. Les membres du jury sont réunis pour échanger des impressions, discuter des textes lus, défendre des positions de lecteur. Écrire des nouvelles, lire des nouvelles, c'est plonger au cœur de l'être humain, feuilleter des pans de vie. C'est donc toujours enrichissant... »

Tout concours oblige à faire des choix, des choix parfois douloureux car nous avons été séduits par la qualité des textes, leur originalité, leur façon si différente de répondre au thème proposé : la montagne- les Pyrénées. Il a été parfois difficile de trancher et nous avons eu recours à la grille préalablement établie, autrement nous serions peut-être encore en train de discuter...

Si les candidats ont répondu si nombreux, et merci à eux tous, j'ose penser que cela prouve que beaucoup d'entre nous croient encore dans la force des mots, dans leur beauté, leur pouvoir, leur magie, croient en tous ces mots qui, d'une façon ou d'une autre, parlent de chacun d'entre nous, à chacun d'entre nous, éveillent en nous de multiples échos...

Dans la catégorie **ADULTES**, quatre titres ont été retenus :

- ▶ *L'ultime promesse - (1^{er} prix) ;*
- ▶ *Notes de passage - (2^{ème} prix) ;*
- ▶ *Domini - (3^{ème} prix) ;*
- ▶ *Pyrénées-vélo - (Prix spécial). »*

Vous en souhaitant bonne réception.
Bonne lecture.
Cordialement.

Au nom des membres du bureau, du CA :
M. G. / B. D. / J. C.

1) L'Ultime promesse....

Paule et Léonce, les 95 printemps passés sont perclus de rhumatismes. Quarante-cinq années de dur labeur dans le café du village de Gavarnie ont laissé des traces visibles de fatigue sur leur santé. Une vie de servitude, sans enfants, un lopin de terre entretenu avec soin, peu de distraction car plus beaucoup d'amis de leur âge, mais une vie paisible dans un petit coin de paradis face aux falaises connues dans le monde entier.

« ...Dis Paule, ce soir c'est le grand soir, es-tu prête à honorer notre belle promesse faite il y a 70 ans jour pour jour, ne la regrettes-tu pas, en serons-nous capables, en aurons-nous la force ? » Demande Léonce en s'essuyant les moustaches après son dernier café.

« Non mon Léonce, je n'ai pas oublié et me tarde d'en finir car je ne peux plus rien faire ici, je suis lasse et j'ai mal partout. Nous avons pris la meilleure décision qu'il soit, la maison est propre, la cheminée éteinte, il ne reste qu'à fermer les volets. Mais n'oublie pas ce qu'il faut pour que tout aille bien.

« .. cela fait bien longtemps que c'est prêt, bien graissé pour qu'il fonctionne bien au bon moment, ne t'inquiète pas, un vrai bijou. Papa me l'avait offert pour mes 15 ans, fier de la fiabilité de la marque »

Troumouse, le vieux Border Collie sera lui aussi du dernier voyage car il a eu une belle vie et est devenu un inséparable du couple.

Quelques couvertures pour quand même un peu de confort et de chaleur pour cette dernière nuit, un petit panier pour un repas frugal, composé de produits de la ferme du voisin, un bon morceau de fromage pur brebis, un bocal de boudin confit (leur péché mignon), un oignon de Trébons et une gourde de vin rouge un peu piquant pour se donner du courage. A cela se rajoute une gamelle améliorée pour Troumouse et voici le trio dans la vieille Peugeot qui elle aussi semble sentir la fin ne démarrant qu'à contre coeur.

En route vers le Col des Tentes à quelques kilomètres de là, le temps est splendide même si la fin de l'après-midi approche, l'air est doux à cette altitude, un vrai temps de Juillet. L'endroit n'a pas été choisi au hasard. A cette heure de la journée les randonneurs sont déjà passés dans un sens ou dans l'autre et il ne faudra que quelques minutes pour arriver au col en marchant tranquillement.

Léonce avec son éternel sac à dos, compagnon de toutes ses randonnées, Paule son panier sous le bras comme les jours de marché au village et Troumouse qui suit bon an mal an un duo qui avance péniblement, les voilà tous les trois partis.

Les quelques minutes que constitue cette promenade se transforment vite en une heure mais nul n'est vraiment pressé d'arriver si vite à bon port.

Après une halte pour reprendre un peu de souffle et regarder un paysage qui ne les lasse pas, c'est reparti pour encore quelques centaines de mètres de chemin qui ressemble plus à un chemin de croix qu'à de la promenade tant les jambes sont lourdes voire flageolantes.

Ils sont arrivés. Quelques cailloux enlevés par-ci par-là pour que tout soit installé comme il se doit et le tour est joué. Enfin, blottis côte à côte sur les couvertures, ils se régalaient des quelques mets apportés, boivent peut-être un petit peu plus qu'à l'accoutumée, plaisantent un peu

« a. d. é. lie... »

en savourant le moment présent. Les yeux piquent un peu et quelques larmes coulent doucement sur les deux visages tannés du couple. Troumouze lui, fidèle à ses habitudes, s'allonge dans un coin à proximité après avoir englouti une bonne gamelle lui rappelant aussi des souvenirs de jeunesse après une journée dans les estives. Il ne semble pas sentir ce qui va se passer pour ses amis de longue date, il les sent si paisibles et reposés.

Ils sont bien, là. Le jour s'en va, l'air se rafraîchit, les montagnes se cachent un peu sous la brume mais le panorama reste superbe, souvenirs de leur enfance et de leur longue vie.

Léonce sourit à Paule, leurs mains s'étreignent, leurs doigts noueux s'enlacent, un ultime baiser pour sceller encore plus leur destin commun...

Le vieil homme sort du fond de son sac l'objet tant choyé depuis quelques semaines, vérifie le mécanisme pour que celui-ci ne s'enraye pas au moment voulu et le pose auprès de lui.

Un dernier regard et les yeux se ferment en douceur dans un apaisement serein, un sourire sur les lèvres, la satisfaction d'avoir eu une vie heureuse et bien remplie.

7 Heures pétantes, ce 15 juillet, le réveil bien graissé offert par Léonidas le père de Léonce a rempli sa mission. Paule et Léonce tout engourdis après cette nuit à l'air pur des Pyrénées, se relèvent en souriant....

La promesse vieille de 70 ans faite lors de leur union ici même par une belle nuit de 14 Juillet juste après le bal de Gèdre de se retrouver à cet endroit toutes les dix années de vie commune a été réalisée pour la 7^{ième} et dernière fois.

« Allez Léonce, descendons maintenant. Jacqueline et Robert ne vont pas tarder à venir nous prendre au village pour le départ à la maison de retraite de Lourdes »

Et les deux petits vieux reprennent le chemin inverse en compagnie de Troumouze qui lui aussi sera autorisé à rester avec eux.

Christian S.

2) NOTES DE PASSAGE

1942.

Jean.

Celui que l'on nomme « Chef d'orchestre ».

Avec une partie de la troupe, il part en repérage. Sur le lieu du grand spectacle. Gavarnie. Son Cirque. A la fois enclave et ouverture sur le monde. Prestige à ciel ouvert. Cette arène naturelle est idéale pour accueillir cette symphonie. Beethoven, la Pastorale, la numéro 6. Nous allons la jouer, au nez des Occupants. Sans répétition. Une représentation unique. Parfaite. Harmonieuse. Audacieuse. Vivante. Vibrante. Emouvante. Epreuve. Une symphonie allemande. Pas de censure. Du grand Art. Mouvements éclatants d'héroïsme. Jouer tel des équilibristes sur nos versants patriotiques. Notre nature. Vraie. Sensible. Humaniste. L'acoustique devrait être sensationnelle. Les ondes devraient se propager aisément. Claires. Limpides. Compréhensibles par les oreilles aguerries. Intrigantes pour les néophytes.

1943.

Victor.

On m'appelle « le Pianiste ».

Je dois maintenant les rejoindre. Je pars à bicyclette. De Lourdes à Gavarnie. L'hiver. Le froid. La neige. Les mains gelées. Les roues qui dérapent. Surtout pas de mouvements brusques. Vigilance épuisante. Le vent glacial qui me ronge le visage. J'arrive à Gavarnie. Ereinté. Trempé. Seul. Du village, on découvre l'authentique Cirque. Ecrin naturel aux larges strapons rectilignes. Fontaine glaciaire figée. Perfection et pureté des lignes. Dynamisme bienfaiteur. Sentiment d'éternité.

Je fais une halte à l'hostellerie. J'y casse la croûte. Je m'y réchauffe surtout. La nuit tombée, je poursuis ma route, à pied cette fois. Le ciel noir. Les étoiles nombreuses. Ce théâtre calcaire est écrasant de beauté. Terrifiant de majesté et de romantisme. Le glacier qui scintille au cœur de cette permanence d'émotions. Des murmures insolites presque baroques. Le vent dans les arbres. Le craquement de la neige. Effacer ses pas. Je découvre ainsi ce majestueux amphithéâtre où devrait se jouer dans quelques heures une des plus belles sonates de ma vie. Je m'imprègne de ce lieu. Grandiose. Magique. Berceau du Pyrénéisme d'Henri Beraldi. « Colosseum de la nature » de Victor Hugo. Lieu d'errance d'Henry Russel. Exploration intel-

« a. d. é. lie... »

lectuelle, sensible, culturelle de cette mère Montagne. Le géant Mont Perdu m'enveloppe de sa souveraineté étourdissante. La Brèche en ligne de mire. Trouée de Durandal. Lame flamboyante de Roland. De l'autre côté, l'Espagne. L'ailleurs.

Transporté plus tôt par des auxiliaires de la troupe, le Piano est déjà là. Simple instrument parmi d'autres. Petit point dans un ensemble. Pourtant, aujourd'hui, il est indispensable. Je dois aller vite. Tout doit être parfaitement accordé. Agent de liaison essentielle entre le Chef d'orchestre, les instrumentistes, chaque auxiliaire, Eux et moi, la discrète soliste me remet la partition. Je relève le couvercle du Piano. Je prépare le matériel minutieusement. Je crée l'harmonie. Je prends alors conscience que je vais apporter ma petite pierre à cette Histoire des Pyrénées. Bien sûr on ne retiendra pas mon nom. Mais on saura qu'on était là. Partisans du mouvement, de la liberté, de l'espoir. Ce lieu mystérieux gardera dans sa roche le souvenir de nos pas, de nos notes. Celles de passage. Vers cette auguste paix intérieure. Je laisse enfin courir mes doigts sur les touches du clavier. Je libère la gamme. Dix minutes de notes dispersées contre ces parois montagneuses. Pas une seconde de plus. Sans voix. Sans paroles. Juste ma musique. Pour Eux. Le temps est suspendu. L'écho de ce message libérateur s'envole loin. Très loin. Londres. Alger. Le choix de résister. Oubli du danger. Passer la Brèche. Et enfin...

1943.

Victor.

Opérateur radio,

dit « Pianiste ».

Réseau de Résistance.

Milliers d'inconnus passés.

Dans nos vies. Dans nos Pyrénées. Entre France et Espagne.

Fuir le régime de Vichy. Rejoindre les Forces françaises libres.

Véronique V.

3) Domi.

Mon nom, c'est Domi. Comme Domino. Parce que je suis blanc et noir ou noir et blanc, comme vous voudrez, c'est vous qui déciderez. Je suis berger, chien de berger. C'est mon grade, c'est ma fierté.

Je suis venu tout petit à la Maison. A cette époque, je tenais à peine sur mes courtes pattes et le poids de mon petit derrière dodu m'obligeait souvent à m'asseoir brusquement, au beau milieu de la cour, encerclé aussitôt par les poules curieuses. Marcelle, ma patronne n'avait jamais possédé que des labrits, ces bergers des Pyrénées à la fidélité sans faille mais têtus. Certains devenaient même, avec l'âge, acariâtres au point de s'attaquer avec une égale conviction aux mollets des promeneurs et aux pattes des brebis flâneuses. Leur ardeur à protéger les abords de la maison posait déjà quelques problèmes mais les plus vifs débordaient parfois de tant d'autorité qu'ils tétanisaient les troupeaux refusant alors d'avancer. Pourtant, accueillir un chien qui n'était "pas de là" révélait, de la part de ma maîtresse, une certaine témérité. Dans les Pyrénées, en effet, on aime bien situer les gens, les filiations sont importantes. On sait ainsi de quoi on parle. Il en va pour les chiens comme pour les hommes. On regardait d'ailleurs avec curiosité et, il faut le dire, un certain scepticisme, les toutous qui accompagnaient les vacanciers. Toutefois, Marcelle, lorsqu'elle avait entendu parler des border collies, n'avait pas hésité longtemps avant de tenter l'aventure. C'est ainsi qu'un jour, malgré mes origines anglaises, devenu pyrénéen, j'ai découvert la Maison.

Imaginez : une belle et grande maison bigourdane aux volets gris avec son toit d'ardoise à quatre pentes, donnant sur une grande cour pavée. A côté, l'auvent où une deux-chevaux attend en sommeillant, le mardi, jour de marché. Au fond de la cour, le poulailler traditionnel : un vrai palace pour poulettes avec balcon à colonnettes. Ces demoiselles dorment au premier, derrière des portes bien closes, à cause du renard, tandis que les cochons ronflent dans leurs loges, au rez de chaussée.

Il y a aussi l'appentis où on égraine le maïs, la remise à outils et une petite étable où Joseph, le mari de Marcelle a fabriqué toutes les mangeoires ; on voit encore, sur les barreaux, la trace de son couteau. On trouve aussi une immense grange où le foin s'empile jusqu'à la charpente et où les chattes dissimulent leurs petits. Au-delà de la cour, il y a un beau potager, la réserve à maïs, les cases à lapins et surtout, le saint des saints : la Bergerie où, dans une tiédeur de cocon, les brebis se reposent dans la paille craquante. En saison, dans de petits enclos de planches, passés à la chaux, les mères s'affairent auprès de leurs agneaux.

Je vous l'ai dit : je suis berger, chien de berger et, sans fausse modestie, "expert pour tourner les bêtes"... c'est Marcelle qui le dit. Le troupeau, c'est ma famille, c'est mon travail et ma passion. Je connais, sur le bout de mes pattes, toute la cartographie des alentours et je vois, d'un seul coup d'œil, par quelle manœuvre zigzagante je vais pouvoir emmener le troupeau sur les chemins choisis par ma maîtresse. Ces brebis, dont beaucoup, à la suite de sélections savantes, mettent au monde des jumeaux, c'est le travail de toute une vie pour Marcelle et Joseph, son vieux mari.

Joseph, béret vissé sur la tête, veste bleue, pantalon de travail rugueux, se déplace toujours avec son bâton. C'est lui qui soutient son corps usé dans les montées. C'est lui aussi qui repousse les barrières, qui déniche les cèpes et les châtaignes, écarte les fougères et ramène dans le chemin, d'un petit coup sec sur le jarret, les bêtes récalcitrantes. Ce bâton, j'y

« a. d. é. lie... »

appuie une épaule lorsque Joseph s'arrête dans la pente pour contempler la vallée, face au soleil, les yeux plissés sous le bord du béret.

Alors, je regarde avec lui... En haut, le troupeau des nuages, les champs scintillants, un peu flous, sur les pentes, la forêt de châtaigniers en bas et, derrière nous, le troupeau qui tond, d'une dent sûre, les petites pousses de chêne du printemps et empêche ainsi la forêt d'avancer. Quand le travail est fini et les bêtes rentrées, j'essaie quelquefois de me glisser, à la suite de Marcelle, à l'intérieur de la maison. Mais elle se retourne et me gronde doucement : « Domi ! ». Je m'immobilise en écarquillant les yeux pour mimer la surprise et singer l'innocence. Puis je recule de deux pas et doucement la porte se ferme, accompagnée, en été, par le cliquetis du rideau en plastique qui arrête les mouches.

De l'Angleterre d'où je viens, je ne sais presque rien mais, de mon coin des Pyrénées, je connais le roulement des pierres sous mes pattes, les odeurs suaves du regain, la voix chantante de toutes les petites sources et de tous les filets d'eau qui dévalent de la montagne. C'est maintenant chez moi.

En l'absence de labrit aboyeur, les voisins visitent volontiers la cour de Marcelle.

Il y a les voisins "d'un peu près", juste à côté, dans une maison ancienne. Ils ne viennent qu'aux vacances et parlent une drôle de langue, un patois de chez eux. Ceux-là, tout comme moi, ils ne sont "pas de là" mais Marcelle, cela ne vous étonnera pas, leur fait toujours bon accueil. Ils viennent chercher des œufs, des anecdotes et des sourires et, comme c'est l'été, ils traînent volontiers, avec leurs enfants blonds, dans la cour que traverse toujours un courant d'air frais. Il y a aussi les voisins "d'un peu loin". Les implantés, comme on les appelle. Eux non plus, ils ne sont "pas de là". Ils ont fait pousser leurs maisons dans des champs vides de toute éternité et on leur en veut un peu d'occuper de si bonnes terres et de modifier le visage des souvenirs. Moi, j'aime bien les voisins "d'un peu loin". Leurs enfants me grattent longuement les oreilles et me glissent des grains de maïs entre les dents dans l'espoir de me nourrir. Ils sont comme moi au début, les voisins "d'un peu loin", ils cherchent leur place. Pour moi, c'était plus facile, on connaissait mon utilité. Pour eux, ce sera plus long mais un jour viendra où ils ne feront plus partie des "nouveaux" et où leurs maisons seront devenues de vrais repères dans le village. En attendant, Marcelle les initie, petit à petit, à l'âme de l'endroit. Mais tout cela, pour moi, c'est du passé... car je m'en suis allé.

Quelquefois je disparaissais pendant plusieurs jours. Marcelle, qui en avait pris son parti, racontait, à qui voulait l'entendre : « Domi, il est allé courir les filles ! » Il est vrai que j'ai donné de ma personne pour que les descendants des labrits soient plus accueillants aux visiteurs. Marcelle était souvent étonnée des endroits où on m'avait aperçu. Mais un jour, devenu sourd avec l'âge, j'ai été fauché par une voiture. Ma maîtresse, inconsolable, m'a fait enterrer non loin de la bergerie, au pied d'un cerisier. Marcelle, j'ai une vraie passion pour elle et même aujourd'hui où j'aurais du rejoindre le Paradis des chiens, je l'attends. Elle est toute seule maintenant. Un autre berger prend soin des brebis. Quelquefois, quand elle sort sa chaise au soleil pour réchauffer un peu ses os, je viens doucement poser ma tête sur ses vieux genoux mais elle ne le sait pas. Un jour prochain, elle me rejoindra. Ses yeux si bleus me verront enfin et je gambaderai à sa rencontre. Respirant un grand coup, elle se redressera, souriante, et lancera les petits cris d'appel aux bêtes. Alors, escaladant le ciel au-dessus de la vallée, nous irons, en poussant devant nous le troupeau des nuages.

Annick B.

4) PYRÉNÉES – VELO

Que je vous raconte.

J'avais de longue date envisagé les Pyrénées à vélo.

« Ah, tu as entendu, René ? VELO ! J'ai pas dit à bicyclette ! VELO ! Je pars pas en courses. Ne confondons pas, hein ! Le biclou, c'est pas pour moi. Off course ! »

Que je vous raconte.

Je ne partis pas cinq-cents et sans aucun renfort

Je me vis tout confiant en arrivant aux ports !

Aux ports, aux ports... Tu n'y es pas encore !

Pour commencer, tu vas voir Gaston. Il t'a invité. Bien aimable.

« Tu pourrais partir de chez moi, si tu veux. »

Des Pyrénées, il y en a partout, vous comprenez ! Des orientales, des ariégeoises, des haut-garonnaises, des hautes, oui, vous y êtes, haut, hautes, des atlantiques, quatre-cent-trente kilomètres tout en creux et bosses, ça fait beaucoup pour mes jambes de vétéran !

Vous comprenez ?

Alors, mon aventure en Pyrénées commencera effectivement chez Gaston. Modestement...

Foix. Destrier à pied d'œuvre. Un peu de noisette sur la chaîne, du pétillant dans les pneus, des vitamines au compteur, parti.

Adieu Gaston, merci de ton invitation et de ton accueil. Je reviendrai, mon Pentax sera content. On reparlera chasse, musique, poésie, chanson...

Mollet affuté, coup de pédale assuré, tour de roue léger, kilomètres avalés : Tarascon.

C'est bizarre, j'ai pas vu Tartarin !

Ouvre les yeux ! Tu n'es pas sur le Rhône. C'est l'Ariège qui t'accueille : cent-soixante-dix kilomètres d'onde riante et vive, de fougue indomptable, de canopée, de clair-obscur.

Roule. Capoulet, Vic-Dessos, Aulus. Si tu tiens pas le quarante, quarante-cinq, le Peyroutet va se moquer. Le Pioulou aussi. Roule. Minabat t'admire. La Garde te protège.

Roule. Seix, Oust, revoilà ton Ariège, bleu soleil, limpide, la truite te provoque, son reflet te taquine.

Que dis-tu, mon ami, t'aurait-on abusé ?

Ton Ariège a filé, vers l'est elle s'est sauvée.

Tarascon a tranché, tu n'as pas écouté.

Tartarin t'a parlé, Tartarin t'a trompé.

Tu es en Couserans, tu parcours la vallée !

Tu roules vers Soulan, tu es sur le Garbet.

T'as pas vu arriver Saint-Girons. Evidemment, à pratiquement cinquante à l'heure, en un rien de temps tu y es, évidemment !

Mais Saint-Girons, te voit, te reçoit et t'acclame. Ne méprise pas, salue.

Bon, saluons.

« Dis donc, la muraille romaine, ça t'intéresse ? »

« Pas l'temps. »

« La pile romaine, alors ? »

« Pas l'temps. »

« Mais tu passes à côté ! »

« Pas l'temps. »

M'exaspère ! Pas besoin d'un cicérone ! Pas maintenant !

« Bon. T'es courroucé. La moyenne ? Allez, roule. »

C'est ça, je roule. Au revoir.

Bethmale, la vallée, la forêt, un peu de fraîcheur, enfin !

« Non, tu t'es trompé ! Dieu que tu es distrait ! Tu vas trop vite. Fais donc un peu attention ! Tu vas vers Audressein, tu vas vers la Bellongue. »

« a. d. é. lie... »

« La forêt quand même, l'ombre ? »
« C'est ça, récupère, récupère, comme prévu. »
Ça fait du bien, un peu de récupe. Mais...prépare-toi, tu vas grimper !
Tu attaques le Menté. Impec, les bielles montent bien. Ca tourne, tourne, tourne. Facile !
Mille-trois-cent-quarante-trois mètres, arrivé. Déjà ? Ben oui, ça t'étonne ?
Pas du tout ! Mais je m'arrête pas, le Portet d'Aspet m'attend et...
« Mais, tu l'as passé il y a une demi-heure, le Portet ! »
« Hein ? Pas vu, pas senti. Supercostaud ! »
« Pas vu ? Je rêve ! »
« Combien ? Mille-soixante-neuf mètres ! C'est une blague, ta côtelette ! C'est pour me faire marrer ? Pas étonnant que je l'aie pas vue ! Supercostaud, je te dis ! »
C'était Charly. Impressionné, le maître grimpeur. Bah, comme tout le monde !
Calme-toi, t'as le Portillon dans quarante bornes. Ça descend. Récupère encore.
Arlos, Fos, Les, Bussost et viiiiiiva España ! Fastoche !
A droite. Grimpe.
Grimpons. Ben dis donc, qu'est-ce qu'il est lambin, celui-là ! Et que je te double, toi. Tiens, c'est Miguel !
« Pico, Pico... » Pico ? Ça doit être l'Aneto, là-bas, à gauche, au loin...
Trois-mille-quatre-cent-quatre mètres ! Le plus haut de la chaîne. Celui-là, on le monte pas.
Heureusement ! Quoique...
C'était Miguel. Au revoir Miguel, bon courage.
Sommet. Sept kilomètres, dix-huit minutes vingt-sept secondes. Chapeau ! Ça, c'est du vélo !
Bagnères. Haute-Garonne. Ah oui, on peut le dire qu'elle est haute ! Mais toujours fastoche.
Tiens, je ferais bien un petit tour là-haut : Superbagnères, dix-sept bornes pour justifier un peu plus l'embrocation, l'énergétique et la pâte de fruits.
Non ? Pourquoi ? On verra ça une autre fois ? Bon.
Jiminy Cricket veut pas. M'énervé, Jiminy Cricket !
Puisque c'est comme ça, on va aller titiller Peyresourde et chahuter Prince Aspin.
Jusqu'à Arreau, tu te promènes, ton vélo t'emmène. Oh, la belle balade ! Sympa.
Peyresourde : tu entres dans les Hautes-Pyrénées. Ah oui, elles sont hautes, elles aussi !
Mille-cinq-cent-soixante-neuf mètres : tu y es assez vite, tu tiens le vingt-deux, vingt-cinq. Petite pointe à vingt-huit, une fois, deux fois... Fastoche fastoche. Même si t'as rien de Pietragala, tu te mets en danseuse quand tu veux. T'as les cannes pour ! Ça fait bien rire Maître Isard ! Il connaît déjà, le virtuose du salto, mais tu le fais marrer. Non, non, te vexe pas ! Et cherche pas à le suivre, tu tombes !
Bon, je reste sur la route.
C'est ça, reste. Et prends le temps de les regarder, tes Pyrénées. Eh oui, elles sont à toi, maintenant, tu les as un peu conquises. Avec ton talent. En fait, t'as pas de mérite, il est grand, ton talent.
Tu regardes. Tu écoutes aussi. Une petite musique de jour, merveilleuse, aérienne, olympienne ! C'est pas Wolfgang, c'est Jean.
« *De plaines en forêts, de vallons en collines,
Du printemps qui va naître à ta morte saison...* »
Il aurait pu chanter ça ici, l'ami Ferrat. En y ajoutant quand même par-ci par-là un canon de poudreuse, à ses collines, en les remontant un peu aussi, mais ça ressemble.
Tu continues ta conquête : Prince Aspin. Tu sens pas la fatigue, t'as pas d'acide lactique, comme disent les savants de la télé, assis sur la ligne d'arrivée.
T'as même pu faire un brin de causette avec Monsieur Sapin, roi des forêts, que tu aimes sa verdure, quand par l'hiver... Stop ! C'est pas l'heure du paquet-cadeau.
T'es en haut. Tu domines. Faut que tu reposes un peu Destrier, mais toi, ça va. Quelques goulées de bon air, c'est tout.

« a. d. é. lie... »

En route vers Campan. Descente. Deux ou trois virages un peu serrés pour faire parler ta technique. Tu contrôles, il y a pas de doute. Tu subjugues même !
Sainte-Marie. Salut Christophe. Non, non, pas l'temps. T'inquiète pas, je reviendrai.
Virage à gauche. En route vers ton Seigneur, ton Graal à toi. Les premiers kilomètres, un faux plat, aucun problème. Au Garet, il est déjà un peu plus faux, le plat, mais tu maîtrises.
La Mongie. Là, il est complètement faux ! La grosse erreur ! Après, jusqu'au col, il y a faux et usage de faux, carrément, et tu peux mettre le comptable en prison et toi avec !
Ouf, t'es arrivé en haut ! Tu l'as, ton Tourmalet. Mes Hommages, Seigneur, Respect.
Bonjour M. Goddet. Bonjour Géant.
Comme chez Prince Aspin, tu prends quelques rasades d'air pur.
Ils sont sympas, tous les deux. « Y sont ben gentils », comme on disait chez toi, quand t'étais môme, là-bas en Berry. Seulement, là-bas, avec ton pic Montaigu, tu culmines à trois-cents mètres...! Chut ! Tais-toi ! Ebruite pas !
Bon, allez, en route. Barèges, Luz, Pierrefitte, tout le monde descend ! Encore une bonne partie de rigolade. Ça te repose les jambes, mais t'as pas besoin en fait, t'es bien, t'as toujours pas d'acide machin.
Lourdes. Ligne d'arrivée. Te voilà chez Bernadette, un petit merci, elle t'a un peu aidé, non ? Oh, si peu !
T'as gagné, évidemment. Tu escalades la plus haute marche du podium. C'est ton dernier col de la journée, fastoche fastoche fastoche.
Les bravos, le bouquet, le micro, la presse, les anciens... Tiens, Bernard ! Salut Bernard !
« Ah, Bernard, justement, je voulais te dire que... »
« Bon, dis donc, tu te bouges, il est neuf heures, j'ai plus le temps d'attendre, il faut que tu me ré pares le biclou, il a les deux pneus à plat. Ça fait trois jours que je te le demande ! Faut que je sois au boulot dans deux heures. Et les sacoches, tu les as mises où ? Faut que je rapporte des patates de chez la mère. Allez, debout, grouille ! »
Ça me secoue, ça me brusque, ça me houspille. Justine ! Qu'est-ce qu'elle fait là ? Je suis où ?
J'ai bien entendu : biclou, sacoches, patates ?
« Tu émerges, oui ? »
Ça me tire, ça m'attire, ça me retire. Justine ! Encore ?
« Je suis crevé, j'ai mal partout ! Prends le bus ! »
« Non, mais, je rêve ! Monsieur a ronflé toute la nuit que j'ai pas dormi et il est crevé ! »
« Plus de trois-cents bornes, je viens de faire, tu comprends pas ? René, explique-lui, toi ! »
« Mon pauvre vieux : biclou, sacoches, patates ! Alors, tu vois, lui expliquer... »
Maitre Fallet baisse la garde...
Bon, ça va. Assez plaisanté. Je descends. Paf ! Un de chute ! Sont hauts, les podiums cette année !
« Descente de lit ! »
T'es encore là, toi ? Tu m'horripiles, Jiminy !
« Descente, descente....
Dégringolade. Désarroi. Déroute. Déconfiture. Déshonneur.
Décadence...
Ecchymoses. Contusions. Meurtrissures.
Plaies au corps, plaies au cœur, plaies à l'âme... »
« C'est quoi, ce blabla ? Tu m'exaspères, inopportune sauterelle !
Au lieu de me persécuter, tu prends le bouquet et tu l'emmènes à René. J'arrive dans vingt minutes. En attendant, vous me préparez le profil de demain. Sans sacoches ni patates ! »

Claude L.

« a. d. é. lie... »

FESTIVAL des EXQUIS MOTS

CONCOURS 2017 DE NOUVELLES

Organisé par

Association

Animation Diffusion Échanges

LES EXQUIS MOTS

Thème : *La montagne - Les Pyrénées*



L'Adéenne n° 47

Coprésidents : Marc GARCIA - Béatrice DUCLOS -

e-mails : m.marc.garcia@gmail.com Tél : 06 76 21 14 95

bea.duclos@orange.fr Tél : 06 32 21 43 39

La lettre de l'association A. D. É.